

## MOHAMED BOUROUISSA TEMPS MORT

8 septembre - 9 octobre

Kamel Mennour est heureux de présenter *Temps mort*, la première exposition personnelle à la galerie de l'artiste Mohamed Bourouissa.

Produit entre 2008 et 2009, et récemment présenté dans le cadre de l'exposition *Dynasty* au Palais de Tokyo ainsi qu'à la dernière Biennale de Berlin, le projet *Temps mort* nous rappelle l'imagerie propre au photo-reportages ou au documentaire sociétal véhiculé par les médias. Et pourtant, le processus qui l'a fait naître, l'éloigne définitivement d'une esthétique journalistique.

Mohamed Bourouissa a longtemps opéré avec dispositifs de prises de vues sophistiqués comme en témoignent la série *Périphérique* et celles des *Écrans...* Dès lors, *Temps mort* opère une véritable rupture. Il inaugure un nouveau développement dans la recherche de l'artiste, développement marqué par un recours à des dispositifs *low tech* et des modes opératoires simples et fonctionnels, mieux adaptés à des projets en situation réelle, c'est-à-dire, à des projets dont le principe de base est l'immersion au sein d'une réalité sociale effective, d'un vécu plus ou moins partagé. Aux marges de la légalité, le moyen de captation du réel utilisé va devenir la clef de voûte d'une organisation poétique singulière.

*Temps mort* résulte d'une année d'échanges d'images fixes et de vidéos, via des téléphones portables, soit plus de 300 SMS et MMS, entre l'artiste et deux de ses connaissances détenues au sein d'un établissement pénitentiaire.

Contre des recharges, Mohamed Bourouissa dirige à distance des mises en scènes à reconstruire dans la structure même de la prison. Il indique et précise au moyen de croquis et d'instructions le type de plans qu'il souhaite recevoir, pour ensuite les imprimer, les re-photographier avant de les développer à échelle 1 afin d'être au plus près de la faible définition des images initiales.

Présentées dans la salle 3 de la galerie, l'installation photographique, qui constitue le premier temps de ce projet, exhibe ainsi les fragments d'un quotidien carcéral. Accrochés à « hauteur réelle », c'est-à-dire de manière à ce que chaque objet, figure ou élément du décor se trouve à une hauteur proche de celle qui était la sienne au moment de la prise de vue, les 9 clichés de la série engagent le corps du spectateur dans le processus même de monstration. Ils le laissent libre de reconstruire une représentation globale de cet univers carcéral, de combler mentalement les blancs d'entre les images, les espaces existant entre le lit, la casserole, la radio, la fenêtre grillagée, la lampe, etc...

Proposant, comme son titre l'indique une réflexion sur le temps, sur un temps suspendu, c'est très naturellement que le projet s'est enrichi d'un développement vidéographique.

Présenté dans le tube, le film *Temps mort* découle lui d'un échange réciproque de mini-séquences vidéos qui seront mises bout à bout au montage. Plans télécommandés d'un quotidien carcéral, l'ordinaire d'un lavabo, d'une plante verte ou d'une assiette de pâtes au beurre ; contre des scènes d'une vie à l'extérieur, des rues de Paris, d'une nuit d'amour ou encore de paysages de bord de mer. Pas de sensationnalisme ni de pathos mais une nudité et une simplicité qui place le spectateur/voyeur dans une situation d'humilité.

Et pourtant, comment ne pas penser à celui qui galère derrière ces murs ? Comment ne pas dire notre indignation face aux prisons françaises, leurs fameux préaux, ces zones de non-droit, leurs douches insalubres et les quatre rouleaux de papier hygiéniques mensuels... Cela permet une tension par un habile non-dit. Tout en croisant les deux points de vue, le film reste d'une sobriété qui révèle paradoxalement une situation humaine proprement violente. Les sujets de discussion et l'affinité langagière, que l'artiste nous révèle par l'intégration de quelques conversations textos, provoquent dès lors une contradiction et donnent à cet échange binoculaire une densité et une réalité sociologique.

Mohamed Bourouissa « Temps mort » est présentée à la galerie kamel mennour du mardi au samedi, de 11 à 19h.

Pour toute information complémentaire, vous pouvez contacter Jessy Mansuy-Leydier, Marie-Sophie Eiché et Emma-Charlotte Gobry-Laurencin.

Pas de faux-semblants, Mohamed Bourouissa réussit à instaurer une situation de partage, un vivre ensemble avec une personne privée de ses libertés. Ici, le poétique se tresse à la douleur. Le contrôle social du corps s'effectue par la détention, et cette réalité nous est rendue presque étrange. Une étrangeté au sens de Camus, c'est-à-dire absurde du fait d'une certaine réciprocité entre les deux acteurs qui développent des pensées et des échanges d'hommes libres. Il y a là –comme dans les dernières pages de *L'étranger*<sup>1</sup>– une façon d'annihiler cette règle de l'enfermement et de la soumission, une manière de dépasser la justice des hommes par une relation humaine des plus simples et des plus sensibles. Évidemment, cela n'est pas sans constater ce principe qui –si l'on en croit Max Weber<sup>2</sup>– pose la violence comme une des conditions nécessaires à l'organisation étatique...

Emma-Charlotte Gobry-Laurencin et John Cornu

Né en 1978, Mohamed Bourouissa vit à Paris.

Son travail a été présenté au sein de nombreuses expositions personnelles et collectives en France comme à l'étranger: au Musée d'art moderne de la Ville de Paris, au Palais de Tokyo, au Centro Cultural Correios à Rio de Janeiro (Brésil), au Finnish Museum of Photography d'Helsinki (Finlande), au New Museum of contemporary art à New York (USA) dans le cadre de l'exposition *Younger than Jesus*, à la Biennale d'art contemporain d'Alger (Algérie), aux Rencontres de Bamako (Mali) ainsi qu'au Deutsches Historisches Museum et au KW Institute for Contemporary Art de Berlin (Allemagne).

Il participera cet automne à la Street Biennale à São Paulo (Brésil) et présentera son nouveau film à Marseille à Art Cade, dans le cadre de l'exposition *l'Autre Bord #1*.

<sup>1</sup> Cf. Albert Camus, *L'étranger*, Paris, Gallimard, 1942, réed, 2009, p. 183-184.

<sup>2</sup> Max Weber, *Le savant et le politique*, Paris, UGE, 10/18, 1963, p. 100.